

## Origines iraniennes et babyloniennes de la nomenclature astrale

Monsieur Jacques Duchesne-Guillemin

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Duchesne-Guillemin Jacques. Origines iraniennes et babyloniennes de la nomenclature astrale. In: Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 130<sup>e</sup> année, N. 2, 1986. pp. 234-250;

doi : <https://doi.org/10.3406/crai.1986.14370>

[https://www.persee.fr/doc/crai\\_0065-0536\\_1986\\_num\\_130\\_2\\_14370](https://www.persee.fr/doc/crai_0065-0536_1986_num_130_2_14370)

---

Fichier pdf généré le 20/05/2018

## COMMUNICATION

ORIGINES IRANIENNES ET BABYLONIENNES  
DE LA NOMENCLATURE ASTRALE,  
PAR M. JACQUES DUCHESNE-GUILLEMIN,  
CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE

Avant d'aborder le sujet indiqué par le titre de cette communication, je rappellerai à grands traits ce que l'on sait des origines de l'astronomie et de la nomenclature astrale.

Essayant de remonter à ces origines, nous trouvons les alignements mégalithiques de Bretagne et d'ailleurs. Le plus spectaculaire d'entre eux est celui de Stonehenge, en Angleterre. Les pierres y sont disposées de façon à permettre, notamment, de viser le point de l'horizon où le soleil se lève au jour le plus long. Une étude approfondie a permis d'attribuer d'autres connaissances astronomiques aux gens qui dressèrent ces pierres<sup>1</sup>. Ils observaient le lever et le coucher de la lune, lesquels se déplacent sur l'horizon entre certaines limites et reviennent aux mêmes points au bout de certaines périodes. Si l'on n'a pas pu prédire les éclipses, on en avait pris le chemin.

Les Indo-Européens n'ont pas connu l'écriture, mais nous pouvons, par la méthode comparative, nous faire une idée de leur langue, de leur vocabulaire, de leur religion. Ils adoraient le Ciel, qu'ils appelaient le Ciel-Père, comme en témoignent skr. *dyauh̥ pitar*, grec *Ζεὺς πάτηρ*, latin *Juppiter*. Le premier terme de ce composé a gardé, dans chacune de ces langues, le sens concret de 'ciel'. Je vous fais grâce du sanskrit, mais nous avons en grec *Ζεὺς ὕει* 'le ciel pleut', et *τὸ ἐκ Διὸς ὕδωρ*, pour désigner la pluie ; et en latin *sub Ioue frigidus* 'sous un ciel froid'.

La lune n'avait pas seulement frappé les Indo-Européens par son éclat, qui l'avait fait désigner au moyen de la racine *luk* 'briller', d'où latin *luna*, russe *luna*, etc., mais aussi elle servait à mesurer le temps, de sorte que, en beaucoup de langues, son nom dérive de la racine *mē* 'mesurer', qui peut donner aussi bien le nom de la lune que celui du mois : all. *Mond* et *Monat*, angl. *moon* et *month*, russe *mesiac*, à la fois 'lune' et 'mois'.

Les Indo-Européens distinguaient au moins deux constellations, peut-être quatre : la Grande Ourse, les Pléiades, peut-être la Petite

1. A. Thom, *Megalithic Lunar Observatories*, Oxford, 1971.

Ourse et les Hyades<sup>2</sup>. Le nom de l'ourse a donné en latin *ursa*, en grec ἄρκτος, d'où notre océan arctique, en skr. *ṛkṣāsah*, littéralement 'les ours', plus tard modifié en *saptarṣayah* 'les sept rishis ou sages'.

Le nom des Pléiades s'est conservé en grec et dans la plus ancienne langue de l'Iran, celle de l'Avesta : il signifiait 'poussière'.

Il n'est pas étonnant que la connaissance des astres se soit particulièrement développée dans des régions où le ciel brille le plus souvent dans toute sa pureté : l'Égypte, la Mésopotamie. C'est aussi là — sans parler de la Chine et des Maya — que fut inventée l'écriture. C'est donc là que nous avons le plus de chances de trouver, pour la première fois désignées, beaucoup de constellations. En fait, c'est en sumérien, langue de Mésopotamie notée à partir de 2900 environ, que sont pour la première fois attestés les noms de nombreuses constellations<sup>3</sup>. Les Sumériens furent aussi les premiers à distinguer les signes du zodiaque ainsi que les planètes.

Dès le II<sup>e</sup> millénaire, quatre constellations zodiacales portaient des noms qui, traduits plus tard en grec puis en latin, ont ainsi survécu jusqu'à nous : les *Gémeaux*, le *Lion*, la *Balance* et le *Scorpion*. Les autres constellations du zodiaque sont attestées en babylonien depuis le VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Trois d'entre elles ont été, comme les précédentes, simplement traduites : le *Taureau*, le *Sagittaire* et le *Capricorne* ; les *Poissons* s'appelèrent d'abord 'le lien du poisson' et 'les queues' ; la *Vierge* fut d'abord 'le Sillon', puis 'l'Épi' et ne fut appelée Vierge que plus tard, peut-être par un emprunt aux Grecs ; les trois dernières, enfin, celles qui devinrent le *Cancer*, le *Verseau* et le *Bélier* s'appelaient autrement ; encore ce dernier, LU.HUN.GA, littéralement 'le travailleur à gages', a-t-il pu déjà signifier en sumérien, par un jeu d'homonymie, 'le Bélier'. Mais ce travailleur faisait peut-être partie d'un ensemble, comme on peut le voir sur une carte quelconque — mais pas sur une carte babylonienne, car les Babyloniens ne nous ont pas laissé de cartes célestes, seulement des tables de levers, de culminations et de couchers d'astres ou de constellations, et c'est à partir de ces tables que nos savants assyriologues — je ne nommerai que le jésuite Franz Xaver Kugler — ont identifié les constellations, ce qui n'a pas été une petite affaire et reste en partie controversé. Le *Bélier*, donc, ou plutôt le *Travailleur à gages* faisait peut-être partie d'un ensemble (c'est une idée de l'assyriologue Arth. Ungnad<sup>4</sup>). Ce tra-

2. Anton Scherer, *Gestirnnamen bei den Indogermanischen Völkern*, Heidelberg, 1953.

3. E. Weidner, « Fixsterne », *Reallexikon der Assyriologie*, 3, 1957-1971 ; B. L. Van der Waerden, *Erwachende Wissenschaft*, Bd 2, *Die Anfänge der Astronomie*, Basel-Stuttgart, 1968 ; Felix Gössmann, *Planetarium Babylonicum*, Rom, 1950.

4. A. Ungnad, *Ursprung und Wanderung der Sternnamen*, Breslau, 1923.

vailleur pouvait cultiver le carré de *Pégase*, alors appelé *IKU*, qui veut dire ' champ borné par quatre canaux d'irrigation ', et cela au moyen d'une charrue, *APIN* (constellation devenue plus tard en grec *Δελτωτὸν*, puis en latin *Triangulum*), mais charrue à laquelle pouvait être attelé le ' *Taureau du Ciel* ', dont les *Pléiades* formaient la crinière. Ainsi s'expliqueraient les noms de cinq constellations.

Plusieurs étoiles individuelles avaient des noms qui ont subsisté, en traduction, jusqu'à nous. Nous venons de citer l'*Épi* : de même,  $\alpha$  du Lion s'appelait en sumérien *LUGAL*, qui veut dire ' roi ', d'où en babylonien *šarru*, de même sens, d'où en grec *Βασιλίσκος*, que les Romains traduisirent à peu près, mais qui, depuis un peu avant Copernic, porte plus fidèlement le nom de *Regulus*.

En dehors du zodiaque, neuf constellations avaient déjà au VII<sup>e</sup> siècle le nom qui, en traduction, est encore le leur. Notre constellation de l'*Aigle* s'appelait en sumérien *IDHU*, en akkadien *našru*, qui veulent dire ' aigle '. *KUA* ' le poisson ' désignait en sumérien notre *Poisson Austral*. De même pour le *Corbeau*, le *Loup*, l'*Hydre*, le *Petit Lion*, le *Petit Cheval*. Notre *Grande Ourse* s'appelait autrement que dans la tradition indo-européenne : elle se nommait *MARGIDDA* qui veut dire ' le chariot ', mais cela aussi nous est parvenu ; comme nous le verrons, ce fut par l'entremise des Grecs.

Les Sumériens, comme les Grecs, vénéraient les astres comme des dieux, ils y voyaient des êtres animés, se déplaçant par eux-mêmes, et ils les croyaient incorruptibles, éternels. C'est au point que, dans l'écriture sumérienne, qui fut d'abord pictographique, l'image de l'étoile a signifié ' dieu '. On lit dans Meissner que « les Sumériens suppliaient Sibazianna ' le Fidèle Berger du Ciel ', c'est-à-dire Orion, de détourner d'eux les malheurs causés par une éclipse de lune et qu'ils faisaient des offrandes dans le feu aux planètes Jupiter, Vénus, Saturne et Mercure et à certaines étoiles, qu'ils appelaient expressément des dieux »<sup>5</sup>.

Chaque planète portait un nom propre mais était, en outre, associée à l'un des principaux dieux. Mercure était l'étoile de *Nabu*, dieu dont le nom figure dans celui de Nabuchodonosor. La planète Vénus était vouée à *Inanna*, déesse de l'amour dont l'homologue akkadien était *Ištar*. Mars se rapportait à *Nergal*, dieu de la guerre ; Jupiter, au grand dieu national des Babyloniens, *Marduk* ; Saturne à *Ninurta*. Ce sont ces dieux que les Grecs allaient remplacer par ceux de leurs propres dieux leur ressemblant le plus et qui, à leur tour, allaient céder la place à leurs homologues latins, germaniques, iraniens.

Les Grecs, avant de bénéficier, à partir du VI<sup>e</sup> siècle av. n.è., de l'expérience des astronomes babyloniens, savaient déjà distin-

5. B. Meissner, *Babylonier und Assyrer*, Heidelberg, 1925, II, p. 130.

guer, notamment pour les besoins de la navigation, plusieurs constellations, outre celles dont ils tenaient les noms de leurs ancêtres indo-européens : *Pléiades*, *Grande Ourse* et peut-être *Petite Ourse* et *Hyades*. Homère et Hésiode connaissaient *Sirius*, les *Hyades*, *Orion*, le *Bouvier*. Ce dernier est ainsi appelé, Βοώτης, par Homère, ce qui suppose des bœufs, que nous retrouvons dans le nom latin de la Grande Ourse, *Septem Triones*, ' les sept bœufs de labour ', devenus ensuite *Septentrion*. Mais Hésiode nous donne aussi, pour la constellation du Bouvier, le nom d'Ἀρκτοῦρος, qui est resté celui de sa plus brillante étoile et qui veut dire ' gardien de l'ourse '. Quant à celle-ci, Homère déjà la désignait sous deux noms différents : à côté d'ἄρκτος, hérité de l'indo-européen, ἄμαξα, qui veut dire ' char ' et est probablement emprunté aux Babyloniens.

L'astronomie telle que nous l'entendons naquit du mariage des observations et calculs des Babyloniens avec l'esprit géométrique des Grecs. Cependant, la part de chacun de ces deux peuples de génie est difficile à estimer exactement. Thalès, le premier philosophe grec, qui vécut à Milet, sur la côte de l'Asie Mineure, devint célèbre pour avoir prédit l'éclipse de soleil du 28 mai 584. Sans doute avait-il utilisé des observations babyloniennes, mais nous ne savons pas par quelle méthode il avait procédé. Platon, chef de la première Académie, où ' nul n'entrait s'il n'était géomètre ', assigna pour tâche majeure à son disciple Eudoxe de Cnide d'expliquer les mouvements des planètes, dont l'apparente irrégularité faisait scandale. C'est donc que les Grecs, dès ce temps-là, distinguaient les planètes.

On ne sait pas au juste si c'est par l'Asie Mineure ou par l'Égypte que les Grecs reçurent des Babyloniens (qu'ils appelaient Chaldéens) les noms d'au moins 24 constellations, y compris la plupart de celles du zodiaque, parfois avec l'explication mythologique que les Chaldéens en donnaient. Tel est le cas du *Scorpion*, censé avoir piqué à mort le Fidèle Berger du Ciel, dont les Grecs ont fait le chasseur *Orion*. Le plus souvent, les Grecs ont réinterprété à leur façon, par leur propre imagination créatrice de mythe, les constellations dont ils empruntaient les figures et les noms. Et souvent, plusieurs interprétations eurent cours, simultanément ou successivement. Les *Gémeaux*, par exemple, avant d'être appelés *Castor* et *Pollux*, avaient été désignés de plusieurs façons différentes, notamment comme Apollon et Héraclès, ou Amphion et Zéthos (le premier des deux, chaque fois, un musicien). Les mythes pouvaient se combiner : sur une figure d'un manuscrit du Moyen Âge, où Castor est nommé, il a hérité de la lyre d'Apollon. On peut penser que les astrologues multiplièrent les interprétations de constellations pour accroître d'autant la variété des prétendues influences, dont ils avaient l'art de tirer profit.

Selon Hésiode, la Vierge, qu'il appelait Δίκη ' la Justice ', régnait à l'Âge d'or sur la Terre. On disait qu'à l'Âge du fer, où nous sommes encore, elle s'était envolée au ciel, où il fallait la chercher.

Ce transport jusqu'aux astres est appelé en grec καταστερισμός. Par exemple, la *Couronne Boréale* fut réinterprétée en *Couronne d'Ariane*. Une autre victime d'un dieu, la nymphe Callisto, séduite par Zeus, avait été, en châtiment, changée par Héra, l'épouse jalouse, en ourse. Plus tard, sur le point d'être tuée par son fils, qui ne la reconnaissait pas, elle inspira pitié à Zeus, qui les plaça tous deux dans le ciel, elle changée en constellation, la *Grande Ourse*, lui en étoile voisine : Ἄρκτοφλύαξ ou Ἄρκτοῦρος, c'est-à-dire (comme nous l'avons vu) ' gardien de l'ourse '.

Parmi les constellations que nous n'expliquons pas, ou pas encore, par un modèle babylonien, plusieurs peuvent former un ensemble. *Andromède* est fille de *Céphée*, roi d'Éthiopie, et de *Cassiopée*. Celle-ci se prétendait plus belle que les filles de Nérée, lesquelles, jalouses, demandèrent à Poséidon, le dieu marin, de les venger. Il envoya un monstre, la *Baleine*, ravager le pays ; et ce monstre ne pouvait être apaisé que par le sacrifice d'Andromède. Celle-ci fut enchaînée à un écueil. On la représentait debout, les bras écartés, attendant, en pleurs, le monstre qui allait la dévorer. Mais *Persée* la délivra. Ainsi s'expliquaient cinq constellations, voire six, car *Pégase*, même si Persée ne l'a pas chevauché, était né du cou de Méduse, tranché par Persée. D'autre part, une autre version de la légende de Cassiopée faisait de celle-ci le symbole de la beauté de l'ordre universel, du cosmos. Il était donc juste de la placer dans le ciel. Elle y aura entraîné les autres personnages qui l'entourent désormais sur la voûte céleste.

A la fin du iv<sup>e</sup> siècle, par suite de la conquête d'Alexandre, le centre de la culture grecque, qui deux siècles auparavant s'était déplacé d'Asie Mineure à Athènes, quitta cette ville pour Alexandrie d'Égypte. En même temps se développa la mode des catastérismes. C'est le titre d'un ouvrage attribué — peut-être faussement — à Ératosthène, ce génie qui le premier mesura la Terre, mais aussi d'un autre traité certainement dû à Hipparque de Nicée, autre génie, qui vécut vers 120 av. n.è. à Rhodes, à cette époque la première puissance maritime. C'est lui qui, sur la base de plusieurs siècles d'observations babyloniennes, découvrit la précession des équinoxes. Il fit aussi un catalogue d'étoiles, dont il ne donnait pas seulement les noms, mais aussi les coordonnées.

Catastérisme : le terme ne s'appliquait plus seulement, à partir du iii<sup>e</sup> siècle av. n.è., à des êtres de la mythologie, mais aussi parfois à des humains. Bérénice, épouse de Ptolémée Évergète qui régna sur l'Égypte de 247 à 222, avait fait vœu de déposer en offrande au

Panthéon d'Alexandrie, si son mari revenait victorieux de la guerre, une boucle de ses cheveux. Ce qu'elle fit. Pour flatter le souverain, l'astrologue Conon de Samos (l'ami d'Archimède) donna à une constellation le nom de *Chevelure de Bérénice*, qu'elle a encore.

A l'époque romaine, sous Hadrien, une constellation fut nommée d'après le favori et amant de l'empereur, *Antinoüs*, appellation qui, oubliée au Moyen Âge, fut remise en circulation par Mercator, puis par Tycho Brahé.

Vers 140 de notre ère, Ptolémée composa plusieurs œuvres importantes où il décrivait toutes les constellations et désignait aussi les principales étoiles. C'est lui qui a donné à  $\alpha$  du Scorpion, à cause de son éclat rouge, le nom qu'elle a encore aujourd'hui : *Antarès*, ' l'autre Mars '. C'est Ptolémée aussi qui donna le nom d'un personnage mythologique, d'abord marinier du dieu égyptien Osiris, puis du héros grec Ménélas, à l'étoile *Canope*.

L'œuvre principale de Ptolémée, la *μεγάλη Σύνταξις*, était sans doute parfois appelée, superlativement, la *μεγιστή*, car les Arabes l'ont connue sous ce nom, dont ils ont fait, en y ajoutant leur article, *Almageste*, nom qui est passé en latin et de là dans nos langues. Quand les Arabes avaient conquis une partie de l'empire byzantin et tout l'empire perse, ils avaient à peu près tout à apprendre, mais ils surent se mettre à l'école des Perses, des Hindous, des Syriens et des Grecs.

L'une des voûtes d'un petit bain construit au VIII<sup>e</sup> siècle dans le désert de Jordanie, pour un calife de Damas, et entièrement décoré par des artistes grecs, recouvre la petite chambre où l'on se rafraîchissait après le bain<sup>6</sup> ; le ciel du nord y était figuré.

Les Arabes — ou plutôt des gens de langue arabe, bien qu'Iraniens ou Turcs — cultivèrent l'astronomie à une époque où l'Occident était tombé dans un sommeil presque complet. Savoir l'heure et la date était important pour le culte musulman — sans parler de la toute-puissante astrologie. Les observatoires d'Ispahan, du Turkestan et d'Azarbaijan allaient rester sans équivalent en Europe jusqu'à la Renaissance. Et c'est par les Arabes d'Espagne, comme l'on sait, qu'à partir du XII<sup>e</sup> siècle, la science antique, ainsi que la philosophie d'Aristote, furent transmises à l'Occident chrétien.

Les Arabes devaient leur science astronomique partiellement aux Iraniens — nous en verrons ci-dessous un exemple —, mais principalement aux Grecs. Une bonne partie des noms arabes d'étoiles qui sont passés dans le latin du Moyen Âge, quelquefois en traduction, le plus souvent en des transcriptions plus ou moins exactes, étaient eux-mêmes traduits du grec de Ptolémée.

6. Alois Musil, *Quseir Amra*, Wien, 1907.

*Algol*, β de Persée, veut dire en arabe ' la Méduse ' : c'est la tête de Méduse que brandissait Persée pour effrayer ses ennemis, qui en restaient médusés. Déjà Ptolémée l'avait appelée τῶν ἐν Γοργονίῳ ὁ λαμπρὸς ' l'étoile brillante dans la tête de Gorgone ' (autre nom de Méduse).

*Fomalhaut* est une transcription assez fidèle de *fum al-hūt* ' bouche du poisson ' ; déjà Ptolémée avait ἐπὶ τοῦ στόματος τοῦ νοτίου ἰχθύος ' à la bouche du poisson austral '.

*Deneb*, du Cygne, est une transcription partielle et inexacte. Il faudrait dire *danab ad-dağāğa*, qui traduisait οὐρὰ ὄρνιθος ' queue d'oiseau '. Quant à *Denebola*, qui a l'air d'un diminutif italien, et qui désigne la deuxième étoile du Lion, c'était en arabe *danab-al-'asad* ' queue du lion '. Mais il ne reste de cette expression que les quatre premières syllabes — comme si elle avait perdu sa queue.

D'autres cas de transcription fautive sont intéressants. Les Arabes groupaient la *Lyre* et l'*Aigle*, appelant la première ' l'aigle tombant ', *al-nasr al-wāqi'*, dont la fin donne *Véga*. La seconde constellation était ' l'aigle volant ', *al-nasr al-tā'ir* dont la seconde partie devrait se prononcer *aṭṭā'ir*, car *l* devant *ṭ* s'assimile. Le plus souvent on a en Europe, fautivement, *Altair* : mais un astronome allemand de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Bode, savait assez d'arabe pour transcrire *Atair*, transcription que l'on trouve dans tous les ouvrages allemands et qui, de là, est passée en Grèce. Il faudrait de même, pour α du Taureau, dire *Addabaran* ' la suivante ' — l'étoile qui poursuit les Pléiades. *Al-tinnīn* ' le dragon ', traduisant le grec δράκων, est assez correctement transcrit en *Étanin*, mais corrompu en *Etamin* (γ *Draconis*) (fig. 1).

La constellation d'Orion est appelée par les Arabes tantôt *al-ğabbār* ' le héros, l'homme fort ', ce qui rend assez bien le chasseur Orion, tantôt, probablement par confusion avec une constellation voisine, *al-ğauzā*, qui veut dire ' le jumeau '. Le nom d'une des étoiles de cette constellation, *riğl al-ğauzā* (' le pied du jumeau ') a été abrégé en *Rigel* ; le nom d'une autre, *Bételgeuse*, résulte, semble-t-il, d'une fausse lecture de *yad al-ğauzā* ' main (ou bras) du jumeau '. Mais ce n'est pas tout. Les Allemands écrivent toujours *Beteigeuze*, avec un *i* qui provient sans doute d'un *l* abîmé (et un *z* qui est prononcé *ts*!).

Inversement, l'*i* de *Giauzar*, terme qui va nous retenir dans la seconde partie de cette communication, s'est soudé en *l* ; de plus, *z* a été remplacé par *s*, dont la forme, dans l'écriture gothique, diffère peu de l'*f*, d'où, en ajoutant la confusion d'*u* et d'*n*, le nom d'une étoile du Dragon qui figure dans certains atlas célestes : *Glanfar* (fig. 1). Avec ce terme, nous allons aborder l'astronomie iranienne et retrouver les Sumériens, et la lune.



FIG. 1. — La constellation du Dragon, d'après J. Klepešta et A. Růkl, *Constellations*, Paris, 1968, et Vincent de Callatay, *Atlas du Ciel*, Paris, 1963.

*Giauzar* est la transcription proposée par Piazzzi — le moine sicilien célèbre surtout pour avoir, au début du siècle dernier, découvert le premier astéroïde — pour désigner  $\lambda$  du Dragon (*gi* notant en italien la prononciation moderne de l'arabe ج). Le terme *al-ġawzahr* apparaît fréquemment dans les ouvrages arabes pour désigner les nœuds, les points d'intersection de l'orbite lunaire avec la trajectoire solaire ou écliptique. Le nœud ascendant s'appelle *ra's al-ġawzahr*, le nœud descendant *danab al-ġawzahr*, c'est-à-dire, respectivement, 'tête' et 'queue' du *ġawzahr*. Cette tête et cette queue sont celles d'un dragon invisible, censé causer les éclipses en avalant la lune ou le soleil.

Certains auteurs musulmans sentaient le mot *ġawzahr* comme étranger à l'arabe et l'expliquaient tant bien que mal. Mahmud Šāh Khulġī y voyait un mot persan, qu'il glosait en *mahall i zahr* 'endroit du poison', ce qui est inepte. Khwārizmī, le mathématicien dont le nom, précédé de l'article, a donné notre *algorithme*, explique le terme en question comme *ġawz cihr*, c'est-à-dire en arabe *šūrat al-ġawz* 'forme de noix', ou, tout aussi mal, comme *ġūy cihr*, c'est-à-dire en arabe *šūrat al-kura* 'forme de sphère'. « Ce sont là », commente avec dédain Paul Kunitzsch en une thèse très savante publiée en 1959 sous le titre d'*Arabische Sternnamen in Europa*, « des essais d'étymologie comme nous y ont habitués les auteurs orientaux ». Et il conclut en disant que la véritable origine d'*al-ġawzahr* n'est pas encore assurée, « noch nicht mit Sicherheit ermittelt » — et de citer à l'appui de cette assertion cinq noms de savants modernes, et non des moindres : Suter, Nallino, Wright, Hartner et Neugebauer.

Mais je ne sais exactement ce qui motive ce scepticisme. En tout cas, pour un iraniste, l'origine iranienne du terme ne fait pas de doute. Comme on ne note, en arabe et en persan, que les consonnes, il suffit de revocaliser *ġawzahr* en *gozihr* pour retrouver le terme qui, en moyen-perse, désignait le dragon cause des éclipses, avec sa tête, *gozihr sar*, et sa queue, *gozihr dumb*<sup>7</sup>. Le mot *gozihr* venait de la plus ancienne langue connue de l'Iran, celle de l'Avesta : *gaociθra* voulait dire littéralement ' (ayant) la semence du bovin ' et s'appliquait à la lune, réputée recevoir, à leur mort, la semence des taureaux — et des autres animaux — (comme le soleil recevait celle des hommes), d'où elle redescendait sur terre dans la rosée nocturne. Désigner les nœuds lunaires par une épithète de la lune me paraît assez naturel.

Mais avant les Iraniens ? Pouvons-nous remonter plus haut, jusqu'aux Grecs, jusqu'aux Babyloniens ? Je crois que oui, et c'est ce que nous allons faire dans la seconde partie de cette communication, pour laquelle je demande la permission, moi qui ai tâché jusqu'ici de descendre le cours du temps, de le remonter.

\*

Soit l'écliptique, un nœud lunaire et de là, un grand cercle perpendiculaire à l'écliptique. La lune, partant de ce nœud, reviendra à ce grand cercle au bout d'un mois ; plus exactement, au terme de sa révolution sidérale. Mais pendant ce temps-là, le nœud s'est un peu déplacé vers l'ouest, de sorte que la lune le rencontre — franchit l'écliptique — quelques heures avant d'atteindre le grand cercle dont elle était partie. Cette période plus courte, entre deux passages par un même nœud, était déjà connue des Babyloniens : elle s'appelle chez nous d'un terme qui n'est pas très courant puisqu'il ne figure ni dans le Larousse en deux volumes<sup>8</sup> ni dans le petit Robert, mais votre confrère Littré, qui était un savant, le cite, et l'Oxford Dictionary en un volume en donne deux formes : d'abord *dracontic*, plus récemment *draconitic* ; on écrit, plus récemment encore<sup>9</sup>, *draconic*. Ces mots sont évidemment tirés du grec *δράκων*.

Les Arabes, qui appelèrent les deux nœuds lunaires, comme nous l'avons vu, ' tête ' et ' queue ' du *ġawzahr*, c'est-à-dire du démon qui cause les éclipses, les représentaient de façon concrète, voire vivante, témoin une miniature turque du xvi<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup>.

7. Willie Hartner, « Al-Djawzahar », *Enc. Islam*<sup>2</sup>, s.u. ; Id., *Le problème de la planète Kaïd*, conf. Palais de la Découverte, D 36, Paris, 1955.

8. J'ai bien dit : en 2 volumes, sans nier qu'il figure dans un Larousse plus volumineux.

9. Voir note 1, *passim*.

10. W. Hartner, « The Pseudoplanetary Nodes of the Moon's Orbit in Hindu and Islamic Iconographies », *Ars Islamica* 5, 1938, p. 113-154.

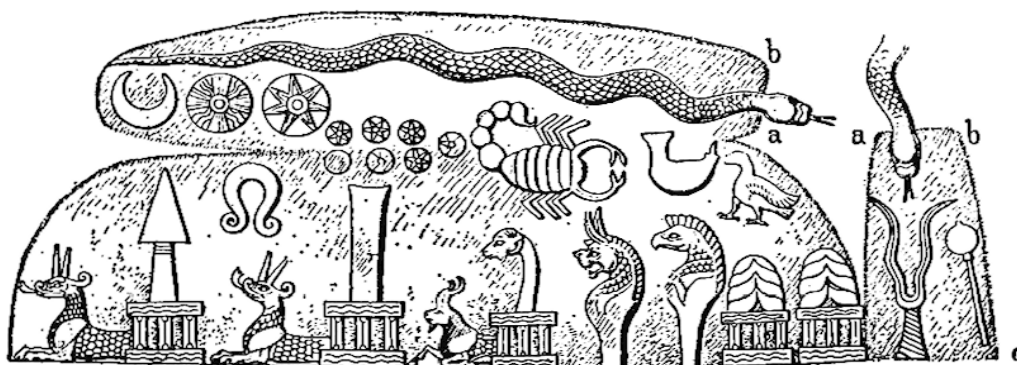


FIG. 2. — Kudurru de Berlin, Seidl n° 103.

Les nœuds, en vertu de leur déplacement, se retrouvent au bout de 223 mois à leur point de départ. Cette période s'appelle *saros*, d'un terme babylonien que connaissaient les Grecs mais qui fut longtemps oublié, jusqu'à ce qu'il fût remis en usage, en 1691, par Halley. C'est par un texte grec, la *Sudā*, que nous lui connaissons ce sens-là, car il en avait d'autres. Sa forme babylonienne était *šāru*, mais, chose curieuse, aucun texte cunéiforme n'a été retrouvé où il eût ce sens. A sa place, on trouve '18', ou 'les 18 ans' (équivalant, à 11 jours près, aux 223 mois). C'est en périodes de 18 ans que certains textes babyloniens d'époque séleucide divisent l'histoire. D'autre part, on a retrouvé des tables de *saros* dont l'usage remontait au temps des Sargonides, c'est-à-dire au VIII<sup>e</sup> siècle av. n.è.

Faisons appel à l'archéologie. On trouve, sur des sceaux ou des bas-reliefs mésopotamiens, des signes ou symboles correspondant à divers dieux. Ces signes figurent notamment des astres, mais aussi des animaux — scorpion, serpent, lion —, des êtres fantastiques tels que centaure, capricorne, et divers objets plus ou moins mystérieux. L'un de ces signes a jusqu'à présent défié la sagacité des assyriologues et des archéologues, qui ne s'accordent pas sur son interprétation. C'est une espèce d'Ω.

Il figure déjà sur un sceau du temps des premières dynasties sumériennes d'Ur<sup>11</sup>, vers 2500 ; puis, renversé, sur un sceau d'époque babylonienne ancienne<sup>12</sup>, entre 1730 et 1600 environ ; ensuite sur quantité de *kudurrus*, bornes ou certificats de propriété (fig. 2), qu'a bien étudiés notamment, après beaucoup d'autres savants, Ursula Seidl<sup>13</sup>.

11. B. Parker, *Iraq* XVII, 1977, p. 112.

12. Briggs Buchanan, *Early NE Seals in the Yale Babylonian Collection*, Yale, 1981.

13. Ursula Seidl, *Die Babylonischen Kudurrureliefs*, *Baghdader Mitteil.* 4, 1968.

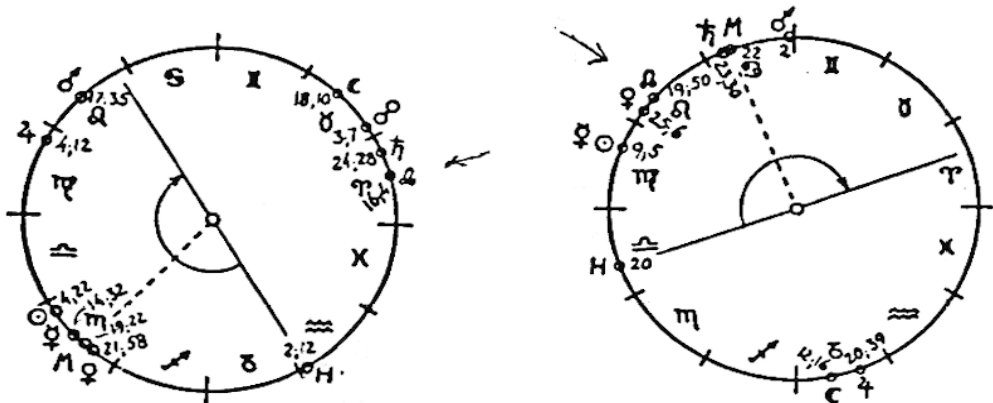


FIG. 3. — Horoscopes grecs, d'après O. Neugebauer-H. Van Hoesen, *Greek Horoscopes*, Philadelphia, 1959, Plate 28.

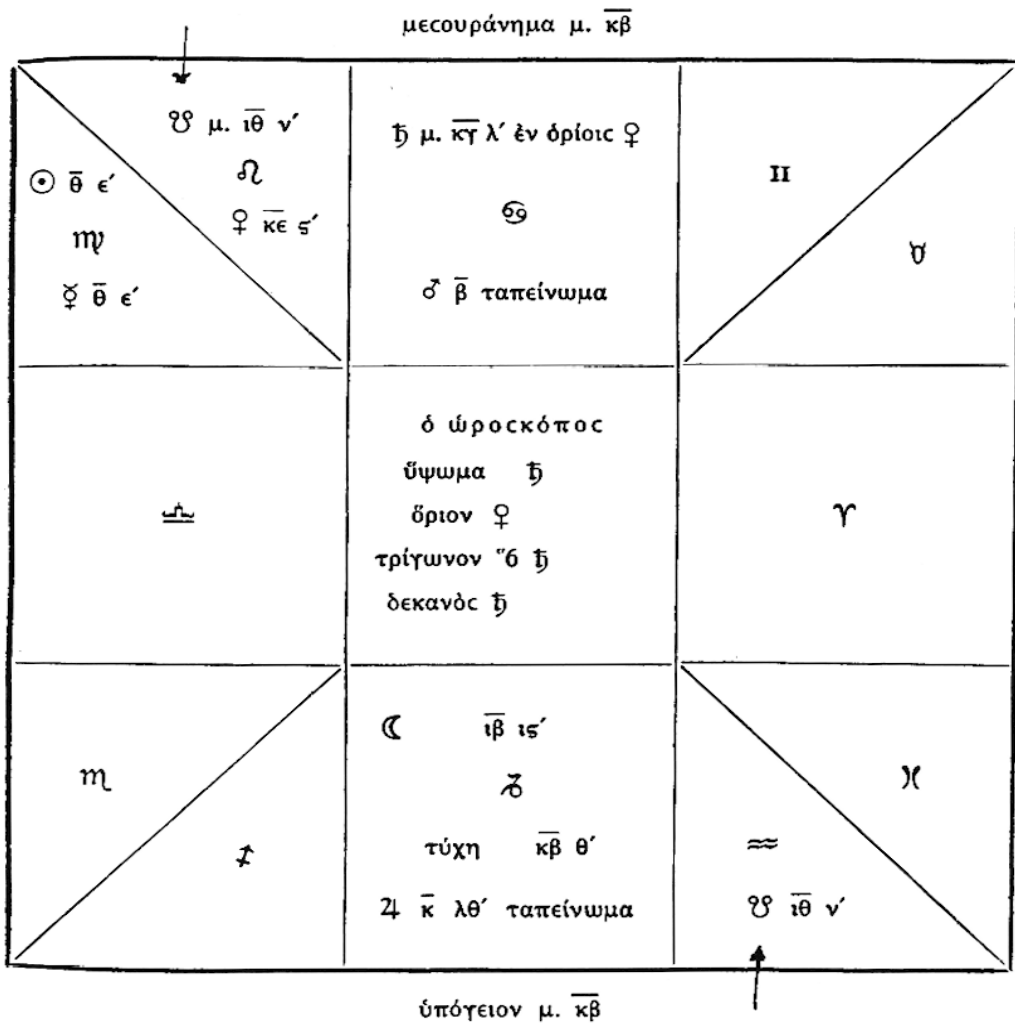


FIG. 4. — Thema Codicum Laurentianorum et Monacensis, d'après Usener, *Kleine Schriften* III, Leipzig, 1914, p. 321.

On a pensé successivement à un lien, à un joug, à une chevelure (la coiffure de la déesse égyptienne Hathor), à des langes de nourrissons, à un utérus et même à une comète<sup>14</sup>. L'auteur de cette dernière hypothèse, Ilse Fuhr<sup>15</sup>, a frôlé la vérité, comme nous allons le voir. Car elle a eu raison, à mon sens, de chercher une interprétation astronomique, donc parallèle à celle d'au moins cinq autres signes figurant la lune, le soleil, Ištar (Vénus), les Pléiades, etc.

Mais Ilse Fuhr n'a pas accordé d'importance au fait qu'un signe exactement semblable était employé par les astronomes grecs et attesté notamment par des papyrus et chez Tertullien<sup>16</sup> pour désigner les nœuds lunaires (fig. 3 et 4), appelés respectivement ἀναβιβάζων σύνδεσμος ' nœud ascendant ' et καταβιβάζων σύνδεσμος ' nœud descendant '. Le rapprochement avait été fait par le Dr. Contenau, esprit très ouvert, mais sa remarque, formulée en quatre lignes en 1931 dans son *Manuel d'Archéologie Orientale*<sup>17</sup> est passée à peu près inaperçue. Presque aucun des assyriologues ou des archéologues qui se sont occupés, depuis, de ce signe, ne l'a citée : ni Elisabeth Douglas Van Buren en 1934<sup>18</sup>, ni Henri Frankfort en 1944<sup>19</sup>, ni M.-Th. Barrelet en 1958<sup>20</sup>, ni U. Seidl en 1968<sup>21</sup> et 1969<sup>22</sup>, ni B. Parker en 1977<sup>23</sup>, ni B. Buchanan en 1981<sup>24</sup>. Seule E. Douglas Van Buren, qui l'avait ignorée en 1934 comme nous venons de le dire, y fait référence en 1945 dans une note de ses *Symbols of the Gods in Mesopotamian Art*, p. 106, note 6, mais sans indication de contenu. Ilse Fuhr cite le passage de Contenau, mais d'une manière incomplète, en supprimant ce qui achevait de le rendre probant, et par conséquent gênant pour sa propre interprétation<sup>25</sup>. Ce détail décisif, c'est que le signe en question est tantôt droit, tantôt renversé, ce qui est aussi le cas du signe qu'emploient les astrologues grecs et arabes pour désigner le nœud ascendant et le nœud descendant (fig. 5), et qui me paraît exclure le hasard.

14. *Ibid.*, p. 199, où se trouvent les références.

15. Ilse Fuhr, *Ein allorientatisches Symbol*, Wiesbaden, 1967.

16. A. Bouché-Leclercq, *L'Astrologie grecque*, Paris, 1899, p. 122, où *sundesmos* est mal accentué ; O. Neugebauer, *A History of Mathematical Astronomy I*, 1975.

17. G. Contenau, *Manuel d'Archéologie Orientale*, 1931, II, p. 903.

18. *Archiv für Orientforschung IX*, 1933-1934, p. 165-171.

19. *Journal of Near Eastern Studies* 3, 1944, p. 198-200.

20. *Syria* 35, 1958, p. 34.

21. *Göttersymbole und Attribute, Reallexikon der Assyriologie* 3, 1957-1971.

22. Voir note 13.

23. Voir note 11.

24. Voir note 12.

25. Voici le texte complet de Contenau : Nin-harsag, la Dame de la Montagne qui s'est assimilée plus tard à Ištar : ce que l'on a nommé la ' coiffure d'Hathor ' qui est d'ailleurs celle de la ' déesse nue '. Elle est représentée dans l'une des deux positions droite ou renversée : il est remarquable que ce soit de cette façon que l'astronomie désigne les deux ' nœuds ' de la lune.

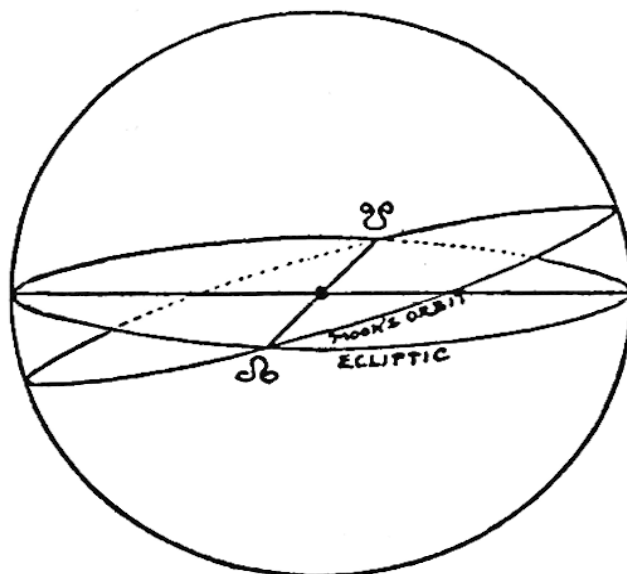


FIG. 5. — Les nœuds lunaires en représentation géométrique, d'après W. Hartner, *supra*, note 10, p. 242.

Ursula Seidl, qui a eu connaissance en dernière minute du livre, paru un an avant le sien, où Ilse Fuhr propose l'interprétation par une comète, a cru pouvoir sommairement réfuter celle-ci en disant que le signe en question ne figure qu'une seule fois au même rang que les trois astres lune, soleil et Vénus<sup>26</sup> (fig. 6). Mais l'argument se retourne contre elle, car si le signe a pu être ainsi traité, ne fût-ce qu'une seule fois, n'est-ce pas parce qu'il avait une valeur astrale ? D'ailleurs, en réalité, ce n'est pas une seule fois, mais au moins huit, qu'il est placé au voisinage d'autres astres<sup>27</sup>.

U. Seidl donne encore une autre raison de distinguer notre signe des trois astres lune, soleil et Vénus : c'est que, contrairement à ceux-ci, il peut être figuré sur un socle ou autel. On a depuis longtemps remarqué que le signe apparaît souvent en quatrième lieu, exactement comme, dans l'énumération des principaux dieux, apparaît à la suite d'Anu, d'Enlil et d'Ea, la déesse Ninhursanga, la ' Dame de la Montagne ' ; et l'on voit plausiblement une allusion à celle-ci dans le socle sur lequel est posé le signe en question sur un Kudurru du British Museum (fig. 7) : la paroi verticale de cet autel est recouverte d'espèces d'écailles qui pourraient bien symboliser — très schématiquement — un massif montagneux. Or, Ninhur-

26. British Museum 90922, Seidl n° 96.

27. Seidl nos 80, 102, 103 ; *Altorientalische Forschungen* 12, 1985, p. 78 ; *Biblical Archaeology* 48, 1985, p. 178 ; *Akkadica* 13, 1979, fig. 14 ; F. Reshid und Cl. Wilcke, *Zeitschrift für Assyriologie* 65, 1975, p. 34-62 ; sceau-cylindre de Tyr (moyen-assyrien, 1150-750), *Anatolian Studies* 33, 1983, pl. II b, publié par Patricia M. Bikai, *The Pottery of Tyre*, London, 1978, pp. 77-82, avec Appendice par Edith Porada.

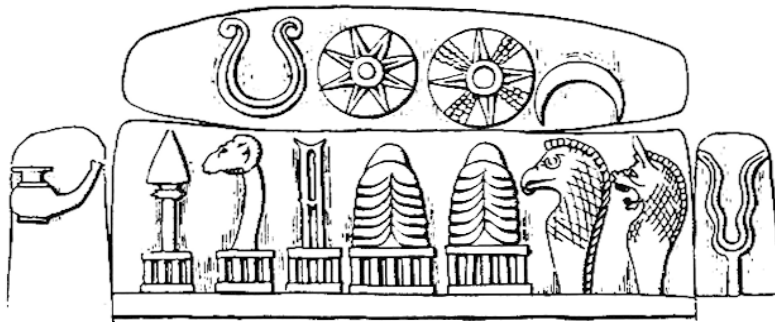


FIG. 6. — Kudurru BM 90922, Seidl n° 96.

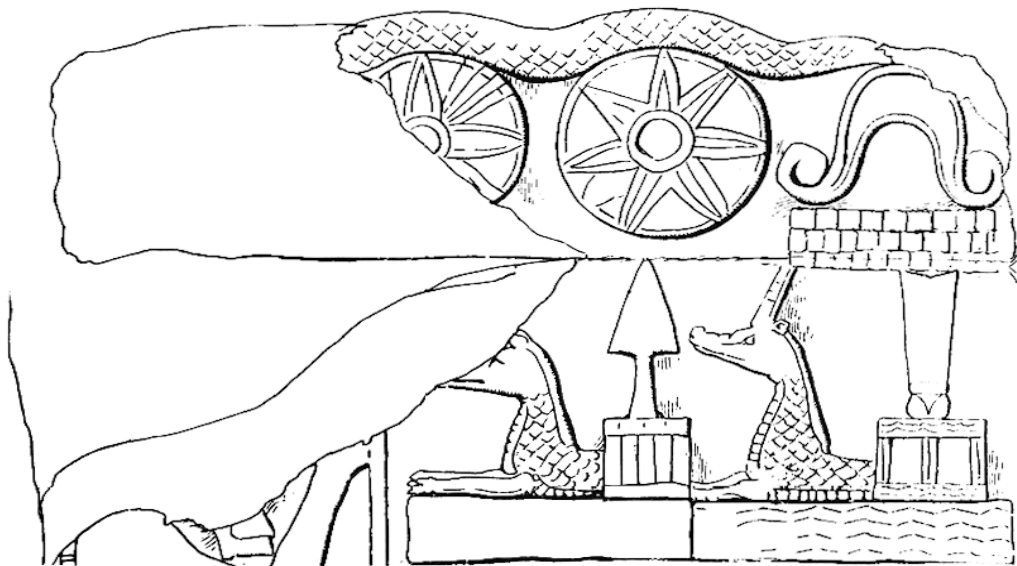


FIG. 7. — Kudurru BM 104415, Seidl n° 102.

sanga, la ' Dame de la Montagne ', étant connue comme déesse de la fécondité, on s'est autorisé de ce fait pour interpréter le signe soit comme des langes de nourrisson, soit comme un utérus.

Mais l'appartenance du signe à cette grande déesse exclut-elle une valeur astrale, que paraît garantir, nous venons de le voir, sa mise au même rang que des astres sur quelques kudurrus ? On peut, me semble-t-il, concilier les deux valeurs si l'on observe que Ninhursanga, la grande déesse, n'est nullement dépourvue d'une valeur astrale. Elle porte plusieurs autres noms, par exemple *Bêlet-ili*, ' maîtresse des dieux ', qui figure en quatrième place, après Anu, Enlil et Ea, sur le kudurru publié par Reshid et Wilcke en 1975 ; de même, un autre de ses noms, *Ninmah*, figure en quatrième lieu, à la suite d'Anu, d'Enlil et d'Enki, dans un rituel publié par Thureau-Dangin<sup>28</sup>. Elle est, d'autre part, étroitement unie au dieu du ciel,

28. *Rituels Akkadiens*, Paris, 1921, p. 23.

Anu : selon le document MULAPIN, lignes 21 et 22, l'un des astres de la Petite Ourse — le plus voisin du pôle à cette époque — est déclaré « fils de Ninmah (et) premier-né du dieu Anu »<sup>29</sup>. Enfin, last but not least, Ninmah est le nom d'une constellation, que nos assyriologues identifient à une partie du *Navire Argo*<sup>30</sup>.

Si le signe a donc bien une valeur astrale, il y a continuité entre son usage chez les Babyloniens et celui qu'en ont fait les Grecs. Ne doit-on pas dès lors supposer, jusqu'à preuve du contraire, que les Grecs lui donnaient le sens qu'il avait chez les Babyloniens — du moins à l'époque de l'emprunt, car il n'est pas exclu que le symbole ait, au cours de la longue histoire suméro-babylonienne, changé de sens : qu'avant d'être appliqué à une notion savante comme celle des nœuds lunaires, il ait d'abord désigné un objet visible, une constellation. Cherchons un peu.

En joignant deux nœuds — l'ascendant et le descendant — par un plan perpendiculaire à l'écliptique, on passe forcément par le pôle de l'écliptique, qui est dans la constellation que nous appelons, à la suite des Grecs, le Dragon. Celui-ci a donc, avec le dragon dévoreur d'astres, un point commun : le pôle de l'écliptique. Il suffit, autrement dit, de prolonger idéalement la constellation du Dragon à ses deux bouts, en deux directions opposées, vers l'écliptique, pour obtenir la figure fictive du dragon dévoreur d'astres, dont la tête et la queue coïncident avec les nœuds lunaires. De plus, vers 2000 av. n.è., à cause de la précession des équinoxes, le Dragon ne marquait pas seulement le pôle de l'écliptique, comme il le fait encore, mais aussi l'autre pôle, l'axe de rotation de la Terre.

La notion d'un dragon cause d'éclipses, de quand date-t-elle ? Mais d'abord, depuis quand la constellation du Dragon est-elle ainsi appelée ? Ce n'est apparemment que depuis les Grecs (Eudoxe le premier). Les Babyloniens l'appelaient, en sumérien, MU.SIR.KĒŠ.DA, ce qui se traduit ou se glose en babylonien<sup>31</sup> tantôt par ŠUDUN (= *nīru*) ša šamē 'joug du ciel', tantôt par *nīru raksu* 'joug lié, ou noué', ce dont notre signe Ω me semble la représentation schématique<sup>32</sup>. Remarquons que cette constellation, étant circumpolaire, nous apparaît, à six mois de distance, en position respectivement droite et renversée. On peut donc la figurer par Ω ou ∩. L'un ou l'autre de ces signes peut également se rapporter à deux autres

29. C. Bezold, *Zenit- und Äquatorialgestirne am babylonischen Fixsternhimmel*, Heidelberg, 1913 ; F. Kugler, *Sternkunde und Sterndienst in Babel, Ergänzungen*, Münster, 1913, p. 52 et 57.

30. *Ibid.*, p. 66 sq. ; Gössmann, *Planet. Babyl.*, p. 122. Sur Ninmah, Kugler, *Sternkunde...*, I, p. 252.

31. Gössmann, *Planet. Babyl.*, p. 112.

32. Kugler, *Ergänzungen*, p. 213 sq. Corriger, p. 213, ligne 3 du bas, π en κ, et um den Pol en beiderseits des Pols.

jougs que les Babyloniens voyaient dans les astres et dont l'un, appelé 'joug de la terre', était situé dans le Bouvier, et l'autre, dit 'joug de la mer', est identifié aujourd'hui à une partie du *Navire Argo*, c'est-à-dire à la région où se trouve, comme nous venons de le voir, la constellation de la grande déesse Ninmah.

Soit dit par parenthèse, la raison de cette distribution en joug du ciel, de la terre et de la mer n'a jamais, à ma connaissance, été formulée, peut-être parce que trop évidente : le joug du ciel est celui qui, circumpolaire, est toujours présent dans le ciel ; le joug de la terre disparaît sous terre une partie de l'année ; enfin, le joug de la mer est dans l'hémisphère austral, c'est-à-dire que, puisqu'il y a, au sud de la Mésopotamie, la mer, c'est une constellation marine, au même titre que d'autres, ses voisines : les Poissons, le Poisson Austral, le Capricorne (qui a une queue de poisson) et peut-être aussi le fleuve Ἡριδανός, espèce de doublet de l'Ἰκεανός et dont je ne connais pas de meilleure étymologie que celle qui le fait dériver, avec la terminaison d'Ἰκεανός et d'Οὐρανός, du nom de la ville d'*Eridu*, la plus méridionale des anciennes villes de Sumer.

Point encore de dragon dans tout cela. Les Babyloniens connaissaient pourtant plusieurs dragons ou serpents, comme nous avons encore le *Serpent* et l'*Hydre*, mais jamais ils n'ont ainsi désigné notre *Dragon*. Il faut peut-être noter que, sur certains kudurrus, était figuré, à leur sommet, un serpent enroulé, comme s'il recouvrait le pôle<sup>33</sup>. Cependant, ce n'est qu'à partir des Grecs, comme je le disais, que la constellation du Dragon porte ce nom.

Quant à l'idée d'un dragon cause des éclipses, bien qu'elle appartienne évidemment à un niveau primitif de culture, elle n'est pas attestée en Iran avant les ouvrages moyen-perses, qui datent des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles de n.è. Serait-elle originaire de l'Inde ? Les deux nœuds sont représentés dans la mythologie hindoue par le monstre *Rāhu*, ou plus exactement par sa tête, appelée de ce nom, et par sa queue, qui a pris le nom nouveau de *Ketu*<sup>34</sup>. Ceci n'étant attesté que tardivement<sup>35</sup>, il reste possible que le dragon soit d'origine iranienne. Mais il est également possible que la féconde imagination des Hindous ait réinterprété la notion savante des nœuds lunaires, héritée des Babyloniens et des Grecs, en un dragon mangeur d'astres.

En conclusion, pour reconstruire aussi simplement que possible une histoire assez compliquée, on pourrait dire ceci : les Suméro-Babyloniens ont vu dans le ciel trois constellations comme des jougs servant à tenir ensemble les différentes parties de la voûte céleste.

33. Seidl n° 40.

34. Voir notes 7 et 10.

35. *Rāhu* est attesté dans Atharvaveda 19, 9, 10, mais la lecture en est incertaine.

Il les ont représentées par le signe  $\Omega$ . L'une de ces constellations était circumpolaire et se présentait donc, notamment, en position droite et en position renversée. Une autre, la plus méridionale, était en rapport étroit avec la grande déesse Ninmah, *alias* Ninhursanga ' Dame de la Montagne '.

D'autre part, les Suméro-Babyloniens calculèrent, probablement par étapes successives<sup>36</sup> mais au plus tard à l'époque des Sargonides (VIII<sup>e</sup> siècle), le cycle de 223 mois au terme duquel les nœuds lunaires se retrouvent dans la même position, période qui permet le calcul des éclipses.

C'est sans doute vers cette époque que le signe des jous a pu être affecté à représenter les nœuds, ascendant et descendant, du trajet lunaire.

Les Grecs, de leur côté, on ne sait sous quelle influence, virent dans le ' joug ' circumpolaire un dragon. D'autre part, ils apprirent des Babyloniens le calcul des éclipses et ils leur empruntèrent le cycle du saros ainsi que le signe, tantôt droit tantôt renversé, qui désignait les deux nœuds de la lune.

Enfin, l'idée d'un dragon causant les éclipses en avalant la lune ou le soleil prit peut-être naissance dans la foisonnante mythologie hindoue. Elle avait en tout cas, dans l'Iran pré-musulman, une appellation tirée de la langue sacrée de l'Avesta, *gocîhr*, dragon dont la tête et la queue figuraient les deux nœuds lunaires et qui, sous son déguisement arabe *ğawzahr* encore ultérieurement altéré, a subsisté jusqu'à nous comme le nom d'une étoile,  $\lambda$  du Dragon (fig. 1).

\*\*\*

MM. Gilbert LAZARD, Paul GARELLI et André CAQUOT interviennent après cette communication.

36. A. Pannekoek, « The Origin of the Saros », *Proceedings Akademie Amsterdam*, 1917. E. Dittrich, « Die Entstehung der Finsternisvoraussagen », *Weltall*, 1930, p. 33 sq.